

De l'Opéra-Comique à l'écran musical

par *Simone Berriault*



Mme Simone Berriault est à l'écran une très gracieuse Ciboulette; la voici, petite marchande des Halles, souriant à Antonin de Mourmelon (M. Robert Burrier). (Phot. Roger Forster.)

C'est pas sans émotion que j'attends le jugement du public sur mes débuts au cinéma.

J'y suis venue avec enthousiasme et humilité. J'étais attirée par les longs plans, comme tous les artistes de théâtre, par un art qui offre des moyens d'expression si puissants et si variés et qui permet d'émouvoir la sensibilité de milliers de spectateurs inconnus.

On m'avait fait diverses propositions de paraitre à l'écran, mais j'hésitais, quand, à la suite d'une curieuse performance lyrique, l'occasion se présenta. Je venais de chanter à Aix-les-Bains, en une seule semaine, des ouvrages aussi différents que *Pelléas, la Vie de bohème, la Rotisserie de la reine Pédauque* et *l'Heure espagnole*, en présence de mon ami Emile Vuillemoz, l'éminent critique musical dont les avis — les lecteurs d'Excelsior le savent — font autorité.

Emile Vuillemoz, dont la compétence cinématographique n'est pas discutée et qui mène campagne depuis longtemps pour la fusion de l'art lyrique et de l'art animé, m'engagea à aborder l'écran musical. Enhardie par cet engagement si précieux, je ne me fis pas longtemps prier et nous songeâmes immédiatement à ce délicieux chef-d'œuvre qui s'appelle *Ciboulette*, la reine de l'opérette française, fit une création inoubliable.

Dès les premiers jours de studio, je fus « mordue » et j'ai accepté avec joie toutes les exigences et tous les caprices des appareils de prises de vues et des appareils de prises de son. Je leur dois la découverte ou l'acquisition d'une vertu que je ne croyais pas posséder : la patience.

J'ai eu la joie de travailler avec des techniciens et des camarades tous pleins de talent et tous charmants. J'ai fait tout ce que j'ai pu, de tout mon cœur, j'attends maintenant le verdict.

Je crois que la formule du film lyrique doit trouver en France, pays de la grâce et de légèreté, son aspect et son climat propres. Je n'abandonnerai pas l'art lyrique pour le cinéma; je vais pourtant me

VIENT DE PARAÎTRE :

CIBOULETTE

En portant *Ciboulette* à l'écran, M. Autant-Lara avait le choix entre deux genres. L'opérette toujours triomphante de Robert de Flers et Francis de Croisset pouvait être traitée dans une note de fantaisie pure et, par instants, de féerie, ou, au contraire, en s'attachant à serrer de près la réalité. Soit qu'il ait hésité entre les deux voies, soit qu'il ait préféré un genre hybride qui s'explique mal, l'adaptateur a usé tantôt d'un réalisme mouvant qui nous vaut d'excellentes scènes, surtout au début, dans l'atmosphère des Halles; tantôt d'une féerie de théâtre ou plutôt de cabaret qui sent le carton et la blague de rapin. Il en résulte un manque d'unité assez déconcertant que rachètent heureusement l'entrain et le talent des principaux interprètes.

Je ne rappellerai pas ce qu'est *Ciboulette*, ni comment la jolie nièce d'un maraîcher de banlieue enlève finalement son bel amoureux à la folle Zénoïde de Querssey. Nous sommes en 1867, et les volageurs revenus de la campagne du Mexique font tourner bien des têtes.

Les *Petites Michu* vendaient à la pointe Saint-Eustache. C'est à la fontaine des Innocents, toute proche, que *Ciboulette* débute choux et navets. Il y a beaucoup d'animation et de gaieté dans cette première partie du film, mais la scène de l'arrivée du muguet, personnifié par une petite fille que tout le monde poursuit à travers les Halles, paraît un peu longue et terre à terre. De même l'intervention des bestiaux chez l'oncle de Ciboulette manque de légèreté, et pour le duo célèbre, « Nous avons fait un beau voyage », il eût sans doute été préférable d'user de la surimpression plutôt que de ces caméras, de ces oies et de ces enfants déguisés en lapins.

La fête donnée par Olivier Métra, roi de la valse, a fourni l'occasion à M. Autant-Lara de réaliser de jolies scènes auxquelles les costumes de l'époque ajoutent un charme particulier. Arthur

mettons d'en douter après avoir vu à l'écran le *Maître de forges*.

Pourtant, on ne pouvait réussir une adaptation plus habile. La mise en scène de M. Fernand Rivers, supervisée par M. Abel Gance, est animée, adroite. Souvent, entre des scènes où s'agitent la marquise de Beaulieu et sa fille, Moulinet et Athenais, Philippe Derblay — le maître de forges au grand cœur — et le cupide duc de Bilgny, des images puissantes surgissent : hauts fourneaux, laminoirs en action qui écartent l'acier dans un feu d'artifice d'étincelles, musculatures d'ouvriers qui sculptent les reflets du métal en fusion. Ou bien ce sont des ensembles de fleurs d'une délicate sensibilité, de frais ombrages qu'un habile traveling promène devant nos yeux. Mieux, dans ce film au sujet vieillot, les auteurs nous ont évité les images trop connues du grand mariage. Le portail d'une chapelle, une cloche qui tinte, l'orgue et le bruissement des pas du cortège sur le gravier suffisent à suggérer la cérémonie. Excellent M. Georges Ohnet ne pouvait être mieux servi.

Tout le monde connaît le sujet du *Maître de forges*, le mariage de Claire de Beaulieu et de l'ingénieur Derblay, la conduite odieuse du duc de Bilgny, abandonnant sa fiancée, Claire, pour épouser Athenais Moulinet, colosse riche; l'intervention de Claire au cours du duel et sa blessure. Les auteurs, pour clore le film, ont encore — qu'ils en soient loués ! — évité le poncif. Malgré leurs efforts, le sujet porte la marque du goût de son époque.

Mme Gaby Morlay est une émouvante Claire de Beaulieu; Mlle Christiane Delyne tient avec une vive intelligence le rôle d'Athenais. Mme Paule Andral, avec beaucoup de simplicité et grand allure, est la marquise de Beaulieu. Philippe Derblay est M. Henri Rollan, Moulinet le parvenu, M. Léon Bellères, rôles ingrats que ces deux excellents artistes ont animés avec conscience. M. Jacques Dumesnil a fait du duc de



Mlle Christiane Delyne et Mlle Gaby Morlay dans une scène de « Maître de forges », de G. Ohnet, tourné par M. Rivers, supervisé par M. Abel Gance.

Meyer, avec sa barbe et ses cheveux noirs, est chargé de représenter à lui seul le Tout-Paris de l'autre avant-guerre. Deux ou trois figures de plus n'auraient pas nui à l'ensemble.

Tout au long du film, la musique légère de Reynaldo Hahn soutient solidement l'action. Une synchronisation établie après coup laisse souvent un petit décalage entre le mouvement des lèvres et la voix des chanteurs. Parmi des interprètes nombreux et brillants, il faut louer particulièrement Mlle Simone Berriault, gracieuse et charmante, et M. Robert Burrier, très naturel en amoureux hésitant, riche et benêt.

André REUZE.

L'émerveillement causé par l'élégante et somptueuse réalisation des costumes de Mme Sorel dans la revue du Casino de Paris, retrouve la vivacité de son intérêt dans ceux du film *Ciboulette*. Ce sont les destinées d'un véritable métier d'art que Pascal, un des plus anciens et réputés spécialistes du costume, défend en travaillant de la sorte. S'inspirant d'idées toujours neuves et s'y adaptant en restant fidèle aux principes du vrai et du beau, l'habile et nouvelle direction de cette maison est assurée d'un succès continu.

LE MAÎTRE DE FORGES

La célébrité de M. Georges Ohnet fut grande; c'était un auteur de tout repos, dont l'œuvre, comme les jardins à la française, bien peignés, ne réservait aucune surprise. L'art le plus jeune de notre temps, le cinéma, qui peut tout — même le miracle — redonne-t-il un lustre nouveau aux écrits de M. Georges Ohnet ? Nous nous per-



Une gracieuse attitude de Mlle Blanche Montel dans « Les Bleus du ciel », dont M. Henry Decoin est l'auteur.

Bilgny une silhouette que l'on remarquera; dans le rôle du baron de Re-lynda, M. Rivers cadet est amusant.

La musique de M. Henri Verdurin prend une singulière valeur dans les scènes d'usines et accompagne avec goût certaines images poétiques.

LES BLEUS DU CIEL

M. Henry Decoin, l'auteur de *Un soir de rafle*, le *Chant du marin*, l'*Hôtel des étudiants*, a fait ses débuts de metteur en scène avec *Les Bleus du ciel*.

Dès les premières scènes, sa maîtrise s'affirme dans un rythme qui ne faiblit à aucun moment. Presque toute l'action se passe sur un champ d'aviation. Heureusement, il n'est point question de guerre, grand Dieu, non... mais des joies et des surprises que réserve l'aviation à l'homme et à ses fidèles. M. Détrouy et Mlle Maryse Hila ont prêté leur concours aux scènes d'acrobaties aériennes.

M. Albert Préjean joue un rôle de mécano avec une sensibilité qui lui permet de passer aisément du comique au sentimental. Sa partenaire, Mlle Blanche Montel, est délicieuse dans un rôle de charme et d'autorité. M. Palau a composé un professeur d'énergie triplé. M. Peclet, Ozanne, Delaire, Mlle Lulu Watier, en des rôles épisodiques, ne méritent aucune critique. Quant à M. Cordy, chacun regretta que son rôle si soit court.

Nous ne saurions point autrement surpris que deux chansons : *Je suis quelquefois maintenant et Quant on est tout la-haut*, dues à M. Van Parys, soient, bientôt, populaires. M. Pierre Méral, comme directeur de production; M. Bachelet, comme chef opérateur, et M. J.-H. Blanchon, comme assistant metteur en scène, complètent l'équipe technique de ce film rapide et plein de charme qui vous laisse une impression de grand air.

J. M.

MARIA, FILLE DE MARLENE VA DÉBUTER À L'ÉCRAN

Dans le film *Her Regiment of Lovers* que M. Josef von Sternberg commande à Hollywood, Mrs Marlene Dietrich incarnera Catherine II de Russie, et c'est sa fille, la petite Maria Sieber, qui, pour son début à l'écran, jouera dans les premières scènes du film le rôle de Catherine enfant.

“LA MATERNELLE”

succès français en Allemagne

NOUS avons brièvement annoncé le succès qui, en Allemagne, a accueilli la *Maternelle*. La presse allemande tout entière est unanime en ses éloges pour le film de M. Jean Benoit-Lévy et de Mme Marie Epstein, les spectateurs unanimes en leurs applaudissements. Les grands journaux : *Berliner Lokal Anzeiger*, *Kreuzzeitung*, *Deutsche Tageszeitung*, *Berliner Tageblatt*, *Huit Uhr Abendblatt*, *Berliner Morgen Zeitung* — soulignent la haute tenue de l'œuvre, son ambiance aussi et sa sincérité. Bref, le succès de la *Maternelle* la-bas est pour le cinéma français tout entier une victoire dont la portée morale peut être considérable.

En France nous disons en nos querelles : « Il n'y a pas de cinéma français ». En Allemagne on dit : « Il y a un cinéma français », et l'on cite des noms. Ceux de M. Léon Poitrier, Verdurin, visions d'histoire — de M. René Clair, depuis sous les toits de Paris tous ses films « furent de l'argent » en Allemagne — M. Julien Duvivier, dont *Poll de Carotte* après avoir été un moment interdit à cause de beaux soirs et maintenant celui de M. Jean Benoit-Lévy. On en cite peut-être d'autres.

Pourtant, du Maroc, où il tourne actuellement, M. Benoit-Lévy proteste, car sur l'écran la censure allemande a cru devoir écrire « Jean Benoit » simplement; mais de l'œuvre, pas un mot n'a été coupé. Telle nous l'avons vue, telle les Allemands la voient.

Le succès de la *Maternelle* outre-Rhin est l'affirmation qu'un bon film, un film animé d'une pensée et qui n'est pas seulement une sarabande de fantoches, est accueilli partout favorablement. Devant une chose pure les étrangers, nous-mêmes, oublient la nationalité. Que la production soit allemande, russe, scandinave ou japonaise, qu'importe si elle nous émeut ou nous amuse ?

Bien souvent nous entendons murmurer que la production allemande, entre autres, est bien supérieure à la nôtre ! Un ami qui dirige une salle spécialisée et qui a obtenu de légitimes succès avec des films réalisés en Europe Centrale, nous disait l'autre jour combien parmi les films allemands qu'il dut voir pour choisir son spectacle beaucoup sont quelconques — tout comme certains des nôtres, combien sont médiocres — tout comme encore quelques-uns des nôtres ! Il serait aussi ridicule, en raison du succès de la *Maternelle*, d'affirmer que notre production écroule tout, que d'insinuer pour une œuvre allemande malheureuse la décadence irrémédiable du cinéma d'outre-Rhin.

Accueillons comme il le mérite le nouveau succès cinématographique français à Berlin et rendons grâce à ses auteurs, M. Jean Benoit-Lévy et Mme Marie Epstein. Les applaudissements qui l'ont accueilli prouvent que le vieux dicton : « L'art n'a pas de patrie », tant et si souvent répété, a un fond de vérité réelle.

Nos metteurs en scène, comme les directeurs de nos firmes, ne devraient jamais, mais jamais ! oublier.

JEAN MARGUET.

Erreur

Un grand auteur dramatique parisien envoya, il y a peu de temps, le manuscrit d'une de ses pièces au directeur littéraire d'une firme cinématographique en renom.

Sans doute parce qu'il n'avait pas le temps, le directeur littéraire passa le manuscrit à son secrétaire et lui dit : « Lisez-moi ça... et vous me direz ce que vous en pensez ».

Le secrétaire obtint un garçon plein de charme et de bonne volonté, mais, arrivé récemment des Empires centraux, il savait à peine le français.

Quinze jours plus tard, l'auteur dramatique vint lui-même au siège social de la société cinématographique pour savoir le « verdict » prononcé sur ses trois actes.

Sans doute parce qu'il n'avait pas encore le temps, le directeur littéraire s'adressa à son secrétaire et lui dit : « Recevez donc monsieur X..., vous avez lu sa pièce... Mais, surtout, ne vous engagez pas ! »

Et le secrétaire, qui n'avait pas fait de progrès en français, fit entrer l'auteur dans son bureau et lui tint à peu près ce langage :

« Monsieur... nous avons lu votre comédie et nous ne pouvons vous répondre que deux mots : Im possible ! »

PETITES NOUVELLES

— Demain, 11 novembre, à 20 h. 30, dans les salons des ingénieurs des Arts et Métiers (9, avenue d'Iéna), la section du XVI^e arrondissement du Soutien familial des P. T. T. donnera, sous la présidence d'honneur de M. de Lasteyrie, une soirée au cours de laquelle sera projeté le *Million*, de M. René Clair.

“LE JUIF ERRANT”



Bientôt sera présentée à Paris, avant de passer en exclusivité sur l'écran d'une grande salle, un film, « Le Juif errant », avec le célèbre acteur Conrad Veidt, qui pour son début à l'écran, jouera dans les premières scènes du film le rôle de Catherine enfant.

MM. Marcel Delannoy

George Auric et Louis Beydts

nous disent comment la musique et le cinéma peuvent collaborer⁽¹⁾



M. Marcel Delannoy feuilletant avec sa femme la partition de la « Rhapsodie hongroise », qu'il écrit pour accompagner un film.

M. MARCEL DELANNOY

ÉCRIRE pour le cinéma, cela exige d'abord de l'aimer et de le comprendre. Le plus grand génie musical ne saurait tenir lieu de ce sens assez particulier. Malheureusement, jusqu'ici, le metteur en scène laisse bien peu d'initiative au compositeur, qui lui inspire une terreur enfantine. Pourtant, je garde le meilleur souvenir de ma collaboration avec Léonce Perret qui, je crois bien, « croqua quelques notes » dans sa jeunesse. Dans bien des cas, le metteur en scène aurait le plus grand intérêt à provoquer les suggestions du musicien, des écrivains même du scénario. La collaboration du succès nario. Les compositeurs allemands au cinéma. Leur talent musical, proprement dit, y est, pour bien peu de chose, on s'étonne de la facilité avec laquelle ils viennent ici prendre nos places. Nous lions volontiers travailler en Allemagne, mais jusqu'ici, que ce soit avant ou après Hitler, nous ne voyons guère d'exemple de cette réciprocité.

Les procédés sonores se perfectionnent sans cesse, mais le rôle du musicien au cinéma n'est pas encore ce qu'il devrait être. L'admette l'emploi d'une certaine musique d'ambiance destinée à être « subie » sans être entendue. Mais, trop souvent, il ne s'agit que de sauce ou de bouche-trou. Trop souvent, à l'évocation musicale d'un bruit, d'un rythme, on superpose, au *mixage*, le bruit réel. Conséquence : galimatias. Il faudrait, une fois pour toutes, s'habituer à considérer la musique comme un état supérieur du bruit réel. Et le meilleur procédé consiste à greffer insensiblement le bruit musical sur le bruit véritable ou inversement. Un jour, la musique prendra sa place : lorsque la forme « poétique » (rappelez-vous le « *Chant du marin* ») sera de nouveau en faveur, l'opérette cinématographique offrira déjà des possibilités infinies. C'est dommage qu'elle soit généralement le prétexte aux plus tristes platitudes.

Enfin, si on veut sauvegarder la puissance émotionnelle de la musique, qu'on l'emploie avec plus de modération ! Ce mugissement de trois heures consécutives use les nerfs inutilement. Comme l'amour, la musique a besoin de quelque pudeur.

Les procédés sonores se perfectionnent sans cesse, mais le rôle du musicien au cinéma n'est pas encore ce qu'il devrait être. L'admette l'emploi d'une certaine musique d'ambiance destinée à être « subie » sans être entendue. Mais, trop souvent, il ne s'agit que de sauce ou de bouche-trou. Trop souvent, à l'évocation musicale d'un bruit, d'un rythme, on superpose, au *mixage*, le bruit réel. Conséquence : galimatias. Il faudrait, une fois pour toutes, s'habituer à considérer la musique comme un état supérieur du bruit réel. Et le meilleur procédé consiste à greffer insensiblement le bruit musical sur le bruit véritable ou inversement. Un jour, la musique prendra sa place : lorsque la forme « poétique » (rappelez-vous le « *Chant du marin* ») sera de nouveau en faveur, l'opérette cinématographique offrira déjà des possibilités infinies. C'est dommage qu'elle soit généralement le prétexte aux plus tristes platitudes.

Enfin, si on veut sauvegarder la puissance émotionnelle de la musique, qu'on l'emploie avec plus de modération ! Ce mugissement de trois heures consécutives use les nerfs inutilement. Comme l'amour, la musique a besoin de quelque pudeur.

Marcel Delannoy



M. Louis Beydts et M. Sacha Guity photographiés au cours d'une répétition.

M. GEORGES AURIC

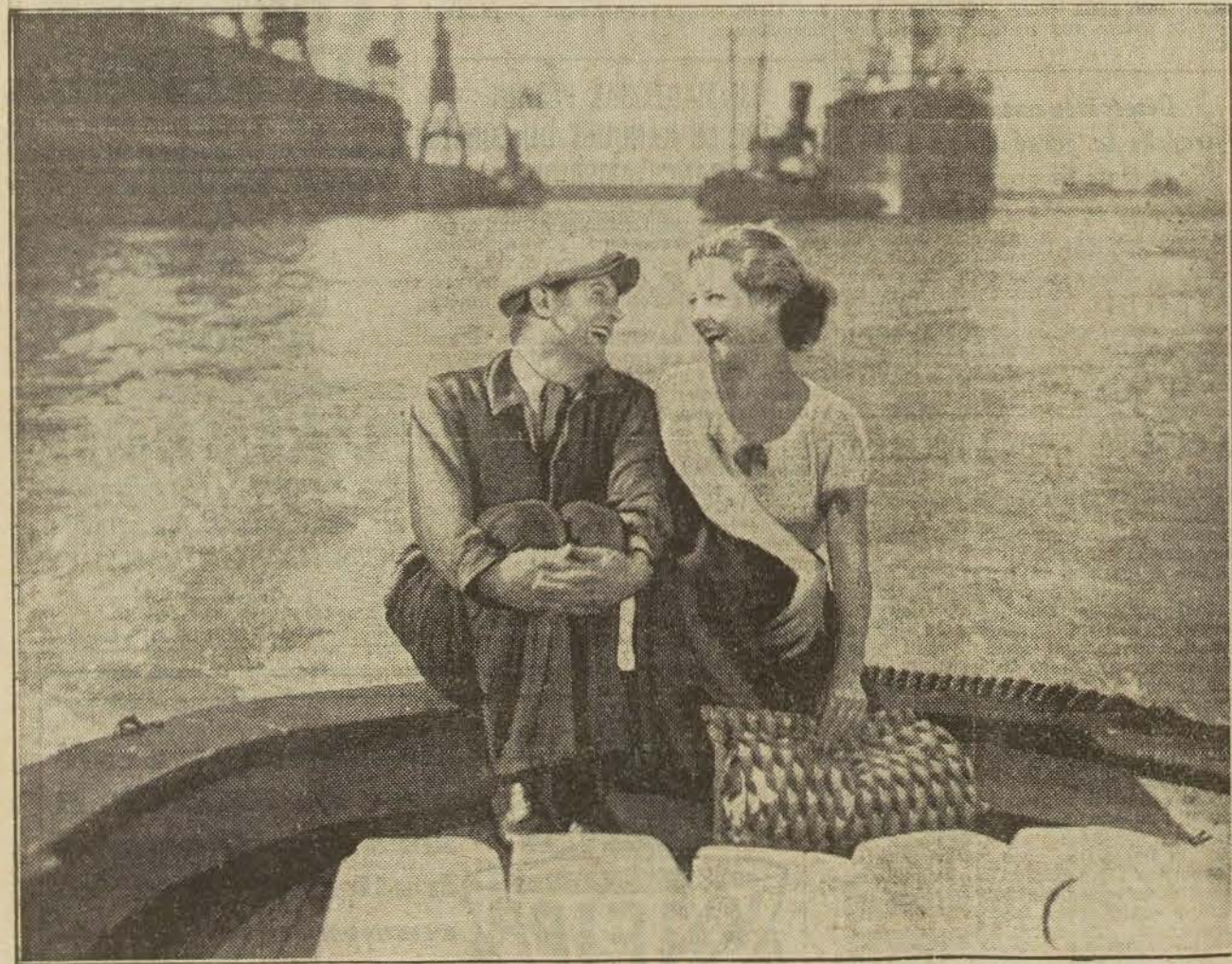
Le cinéma propose au musicien une série de petits problèmes plus ou moins angoissants auxquels il est bien difficile de ne pas s'arrêter. De leur solution dépendra, en effet, la réussite ou la faillite de tout ce qu'ils nous permettent aujourd'hui d'espérer, si l'on considère d'une part, les possibilités de l'enregistrement sonore, les suggestions du rythme cinématographique; de l'autre, l'évolution de tant de compositeurs auxquels ne suffisent plus les cadres de la pure musique symphonique. La décadence de notre théâtre lyrique les empêche de tenter sur la scène une expérience qui, grâce à l'écran, semble trouver une chance inattendue.

Je crois donc à l'intérêt d'une collaboration entre le cinéma et la musique. Elle ne fait que commencer. Il faut souhaiter qu'elle se prolonge. Sans doute, elle ne semble guère facilitée par l'ignorance de trop de « producteurs », les compromis faciles de tant de metteurs en scène. Essayons de leur pardonner. La terreur du « public » est sans doute pour beaucoup dans leurs hésitations et leurs comiques jugements musicaux. Ces musiciens comprennent-ils que la vulgarité et le pire mauvais goût ne sont pas d'infatigables gages de succès ? Il est facile d'abîmer une foule.

Il est aussi facile de l'éveiller. Ceci dit, les plus délicates questions que nous pouvons être posées au studio sont d'un ordre purement technique. Il s'agit avant tout d'équilibrer une par-

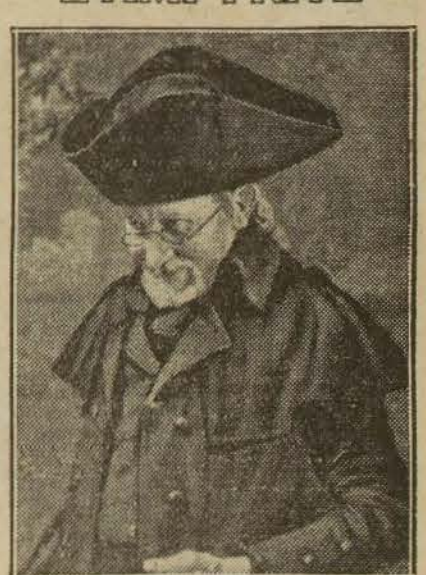
(1) Voir Excelsior du 3 novembre 1933.

“PAQUEBOT TENACITY”



N'est-ce pas toute l'aventure du « Paquebot Tenacity » que semblent symboliser en cette barque, devant l'horizon du large, M. Albert Préjean et Mlle Marie Glory, principaux interprètes du film que réalise M. Julien Duvivier d'après l'œuvre célèbre de M. Charles Vildrac.

“L'AMI FRITZ”



Aujourd'hui, à l'Olympia, paraît « L'ami Fritz », un film de M. Jacques de Baroncelli d'après l'œuvre d'Eckmann-Chatrlian. Le rabbin Sichel est incarné par M. Charles Lamy en une composition fort curieuse.

